

VISAGES GRENOBLOIS DE L'AUTO-PROMOTION *

*par Vincent Berthet et Claude Royon ***

*Dès lors que les circonstances le permettent,
des personnes en difficulté sont elles-mêmes à l'initiative
de réalisations collectives.*

Création d'activités économiques, culture, accueil des « gens de la rue », activités « communautaires », services mutuels dans un quartier... Depuis plusieurs décennies, l'agglomération de Grenoble, plus que d'autres villes françaises, voit émerger, et souvent durer, des réalisations au sein et au service desquelles des individus et des groupes habituellement « aidés » assument d'emblée tout ou partie des responsabilités.

La chaleur du Fournil

Aujourd'hui le Fournil est une association et un « chantier d'insertion ». Son appellation « boulangère » a un rapport effectif, ou affectif, avec la tiédeur qui environne les fours dans la nuit, les attentes et les surprises de la pâte qui lève. L'origine du Fournil date de l'hiver 1995, particulièrement rigoureux : plusieurs SDF, soutenus par l'association « Droit au logement », s'installent à Grenoble, face à la Préfecture, sur une place qu'ils aménagent : tente, four à pain pour préparer les repas... L'idée force est de se retrouver entre personnes de la rue, auxquelles s'adjoignent des militants, afin de trouver des solutions collectives et adaptées aux problèmes de chacun. Au bout de deux mois, le maire de Grenoble, sous la pression, ouvre un bâtiment en bois, vide, situé dans la partie sud de Grenoble. Le Fournil est créé. Ce bâtiment est utilisé comme lieu de vie : logement, prise des repas (installation d'une cuisine dans des conditions précaires). De la marmite de la place de Verdun, face à la Préfecture, on en arrive à la table d'hôtes actuelle (45 repas en moyenne chaque midi et un repas le soir en semaine, l'hiver), en complémentarité avec d'autres associations de Grenoble.

Dès le début, des bénévoles issus de la manifestation de l'hiver 1995 ont animé le lieu et se le sont approprié. Le local du départ, détruit, a été remplacé par un autre lieu, un ancien garage aménagé de manière fonctionnelle et adaptée aux besoins. La table d'hôtes ouverte à tous, avec une faible participation financière, dans une atmosphère conviviale, est un lieu où les problèmes du logement, de l'accès au droit, à la santé, aux structures d'aide à l'insertion sont et peuvent être abordés.

*** Avec la contribution d'un certain nombre d'acteurs sociaux grenoblois, en particulier Claude Lien et Philippe Parazon.*

(*) Le terme d'auto-promotion, utilisé principalement en Afrique de l'Ouest pour évoquer la mobilisation d'acteurs sociaux marginalisés en milieu rural puis urbain, est aujourd'hui repris par un certain nombre d'animateurs sociaux dans d'autres contextes, dans le sillage notamment de l'antenne française du GRAAP (Groupe de Recherche et d'Appui à l'Autopromotion).



Le personnel de l'association, agréée comme chantier d'insertion depuis 2001, est, en 2003, au nombre de sept : quatre en CES et trois en CEC. Ce personnel est majoritairement composé de personnes ayant connu la rue et la galère, et qui, souvent, sont venues au Fournil comme convives. Leur profil, avec leur propre expérience de la rue, facilite l'expression du public ; mieux compris, les « hôtes » du Fournil qui en ont besoin se trouvent plus à même de s'impliquer, pour trouver des réponses à leurs situations souvent complexes et difficiles. Les convives et les bénévoles issus de leur cercle participent aussi à la démarche collective, certains convives sont administrateurs du Fournil.

Dans cette situation comme dans plusieurs autres, la prise de responsabilité par les citoyens réputés comme étant en difficulté ou plus ou moins en marge est à la fois puissante et fragile. Ils confirment que les « pauvres » (à Grenoble comme au bout de l'Amazonie) (2) n'ont pas à recevoir des leçons de citoyenneté. Ils veulent réussir et se donnent avec un militantisme passionné - voire passionnel - à ce qu'ils vivent comme étant enfin un « projet à eux ». L'intensité de leur investissement, reliée à un effet de « rattrapage » de leur impossibilité antérieure d'être « entendus », de leur absence de reconnaissance personnelle par la société, et parfois également de la grande précarité de leurs conditions de vie quotidienne, est aussi porteuse de conflits exacerbés qui vont jusqu'à mettre en péril leurs réalisations (3).

La fécondité des hybrides

Les raisons qui sont susceptibles d'expliquer ces naissances et renaissances sont multiples ; par définition, l'auto-organisation des personnes ne peut être décrétée ou programmée, mais des éléments de contexte, ou des mobilisations collectives plus ou moins instituées peuvent les faciliter ou les soutenir. « Ce sont les interactions, entre des personnes qui ont des intérêts et des motivations sociales différentes, qui peuvent construire le dialogue, le débat, mais aussi de nouvelles inventions », note la psychosociologue Joëlle Bordet après avoir étudié l'implication des jeunes et des adultes dans plusieurs contextes urbains « sensibles » (4). Cette assertion semble correspondre d'assez près aux réalités sociales de Grenoble.

En effet, les initiatives animées par des « usagers du social » qui en deviennent co-producteurs y voient le jour dans des contextes-carrefours ; beaucoup les relient notamment à la mixité sociale et culturelle présente (aujourd'hui ou davantage encore dans un passé récent) dans plusieurs quartiers : la Villeneuve... À ce titre, le pouvoir municipal en voit reconnu un rôle. Comme responsable d'un parc de logement social en particulier, il a favorisé, plus ou moins selon les périodes et la tendance de sa majorité, cette mixité sociale. L'histoire du mouvement ouvrier - ce

(2) La qualité de la mobilisation et la ténacité du mouvement des *seringueiros* dans l'État brésilien d'Acre (sous l'impulsion notamment de Chico Mendes, assassiné en 1990) reste l'une des expériences-sources pour qui porte attention aux dynamiques d'auto-promotion.

(3) Conflits d'ailleurs courants ou récurrents dans presque toutes les innovations sociales, y compris celles qui sont portées par des individus ou des petits groupes réputés avoir le recul de la réflexion. « Le vécu en SCOP est un tue-l'amour », rappelle par exemple **François Espagne**, ancien secrétaire général de leur confédération et historien des initiatives coopératives.

(4) Pourquoi réfléchir sur la participation aujourd'hui ?, in dossier « Participations et implications sociales », *Vie sociale* n°1/2002.

n'est pas un hasard si plusieurs actions innovantes des Comités d'entreprise, contre l'exclusion, sont grenobloises - et des associations de quartier, à Grenoble, apparaît comme un autre soubassement des initiatives : lorsque plusieurs quartiers importants, ainsi que leurs équipements (Centres sociaux, espaces culturels, espaces « jeunes »...) ont accumulé une expérience de réalisations prises en charge par leurs usagers-bénéficiaires - et parmi eux par un certain nombre de personnes à faible revenu, chômeurs de longue durée, immigrés en difficulté d'intégration etc. - c'est le tissu urbain dans son ensemble qui en quelque sorte autorise un plus grand nombre d'initiatives.

ELÉMENTS DE LA DÉMERDE

- *Prise de conscience de sa situation.*
- *Ne pas perdre l'estime de soi.*
- *Se responsabiliser dans sa vie : se procurer l'occasion de prendre des responsabilités.*
- *Etre conscient que nous sommes tous des handicapés ; certains handicaps sont très visibles, d'autres pas, donc nous avons tous besoin de tous. Chacun peut apporter quelque chose à la société.*

Extrait du « Guide pratique de la démerde dans la galère »
(Fnars, Rencontre des usagers des Centres d'hébergement, Tours 2002)

Le rôle joué personnellement par un certain nombre de professionnels (éducateurs de quartier, responsables de foyers par exemple) ou d'habitants militants pourrait être souligné lui aussi : leur action libère certains potentiels, en eux-mêmes et chez les autres, parce qu'ils choisissent de ne pas se cantonner dans un rôle (porte-parole d'un groupe d'habitants, pratiquant de tel sport, « pionnier » d'un vécu en squat...) ou dans une identité spécifique (artiste indépendant, couturière ou cuisinière « Maghreb », animateur...).

Parmi ces mutants qui prennent une place de « passeurs » (5), certains ont été ou sont au départ des citoyens en difficulté sociale ; ce n'est pas avec cette étiquette qu'ils agissent, mais plutôt au titre d'une idée, voire d'un rêve, ce qui précisément donne une force d'entraînement à leur engagement. C'est le fait de construire des alternatives à la galère ou d'autres formes de mieux-vivre, et non seulement de prendre la parole et revendiquer, qui peut mobiliser durablement les « pauvres ». Comme tous les autres.

Vincent Berthet et Claude Royon

(5) J. Bordet, op.cit.